

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 37 (1899)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Choses d'hier  
**Autor:** Deschamps  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-197411>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Choses d'hier.**

La lecture de vos articles sur la « médecine et les mèdecins » a reporté mes souvenirs vers une époque non lointaine, où préjugés et hérésies fleurissaient à l'ombre d'une industrie développée et d'une organisation scolaire en progrès. Ces souvenirs de choses vécues provoquent le sourire et font mesurer avec satisfaction le chemin parcouru.

Or donc, dans une localité industrielle jurassienne de notre canton, au temps où l'horlogerie et la fabrication des boîtes à musique battaient leur plein; au temps où l'on ne s'éternisait pas sur les bancs de l'école, et où les mères passaient plus de temps à l'établi que sur les bas à ravauder, on avait des notions médicales dont on pourra juger par quelques exemples.

Toute maladie ayant pour cause présumée un refroidissement, était désignée sous le nom de *frisson*. « Il a eu un frisson et il en est mort ! » C'était simple, clair : on n'en demandait pas davantage.

La pleurésie ne rentrait pas sous cette dénomination ; mais quand il ne s'agissait que de la *fausse pleurésie*, le malade avait beaucoup de chance de s'en tirer.

Avoir *les sangs gâtés* s'entendait d'un empoisonnement du sang.

*L'estomaque ouverte*, *l'estomaque décrochée*, *l'estomaque refroidie*, tels étaient les termes employés pour les affections de cet organe.

Une preuve de l'intérêt qu'on portait à un malade était de soulever les couvertures pour montrer au visiteur combien le pauvre était déchaîné (décharné).

Et la bête à Jeannot, appelé *l'homme à la bête*, parlons-en ! Depuis des années, cet homme avait cessé de travailler. Un mal étrange le minait, et sa femme amenaît le pain au logis en intéressant à cette infortune les âmes sensibles. « Jeannot, disait-elle, avait une bête dans l'estomac, une bête qui avait ses bons et ses mauvais jours, sa bonne et sa mauvaise humeur, autant de choses dépendantes de la quantité et de la qualité des aliments qu'on lui servait. »

Enfin Jeannot mourut, mais non point de la tête, car l'autopsie sollicitée par le docteur de la localité prouva que le cancer n'a de bête que le nom.

En ce temps-là on rencontrait quelques jeunes mères qui ne coupaien jamais les ongles de leurs bambins avant la sixième année. « Ça les fait devenir voleurs ! » disaient-elles d'un ton de profonde conviction. Et les vieilles femmes enseignaient aux jeunes à tourner la tête de leur lit en face de la fenêtre, car « dormir à contre-jour fait vieillir trop tôt. »

Se fiancer en décembre pour se marier dans les premiers mois de l'année était d'un si mauvais présage qu'on usait de tous les expédients pour éviter cette chose effrayante qui avait nom : « Etre épouse de deux ans ! »

Un petit enfant tombait-il gravement malade, on s'empressait de le faire baptiser, moins par un scrupule religieux que par la conviction que le baptême « fait souvent tourner la maladie vers la guérison. »

Nous passions sous silence les procédés anti-hygiéniques, les remèdes absurdes, les pratiques baroques, conseillés par l'essaim des voisines se croyant indispensables auprès de la femme en mal d'enfant... Tout cela n'est heureusement plus qu'à l'état de souvenirs, souvenirs qui ont néanmoins du bon, s'ils font apprécier les progrès réalisés dès lors.

Mme DESCHAMPS.

**Quelques bonnes vérités.**

Mme Jeanne de Bargny, dont on remarque les spirituelles chroniques dans *France-Mode*, vient de publier, dans le même journal, un

très excellent article sur l'usage immodéré des parfums. Jamais réflexions plus justes, plus sensées. Et on les lit avec d'autant plus de plaisir qu'elles émanent de la plume d'une dame. Puissent les nombreuses personnes à qui elles s'adressent en profiter quelque peu. En voici les principaux passages :

A qui n'arrive-t-il pas de croiser dans la rue une femme jolie parfois, élégante souvent, mais de laquelle se dégage un tel parfum, qu'on la suivrait facilement à la trace pendant plus d'un quart d'heure ?

— A force de sentir bon, elle infecte, dit un vieux monsieur de mes amis.

El j'avoue n'être pas seule avec lui de cet avis. Dehors, cette habitude néfaste de se parfumer à outrance est désagréable pour la plupart des promeneurs que l'on rencontre, mais dans un endroit fermé, salon, théâtre ou magasin, cela devient un danger pour beaucoup de ceux auprès desquels on se trouve, outre les inconvenients incontestables et incontestés que l'excès des parfums a sur la santé des malheureuses qui se livrent à ce petit empêsonnement journalier.

— Empoisonnement ?...

— Mais oui, Madame. Les odeurs agissent à la fois sur les nerfs qu'elles excitent, et sur l'économie générale qu'elles anémient. — Aussi, ai-je ouï dire à plus d'un docteur que beaucoup de névrosées dont notre société moderne pullule ne doivent pas attribuer à d'autre cause le mal dont elles souffrent.

Cependant si, comme l'opium ou la morphine, les parfums n'attaquaient la santé que de ceux qui en abusent, ce ne serait dommage que pour eux ; et si regrettables que soient les conséquences de cette funeste habitude à leur égard, on ne la déplorerait qu'à demi, car elle n'atteindrait que les coupables, — mais les parfums font souvent souffrir bien plus encore les innocents, c'est-à-dire ceux qui n'ayant rien fait pour être malades, le sont, par ricochet, parce qu'ils ont le malheur de croiser dans la rue, ou d'être assis dans un théâtre ou dans un salon, à côté d'une femme excessivement parfumée.

Or, c'est en cela qu'on peut fort justement les accusé de manquer de savoir-vivre, je dirais presque de charité.

Il y a énormément de personnes dont l'odorat est très délicat, les nerfs extrêmement susceptibles, et qu'une odeur forte incommode au point de leur occasionner la migraine et mille autres malaises non moins désagréables.

La simple humanité commande donc de ne pas se parfumer au point d'incommoder ses voisins ou ses interlocuteurs.

Enfin, si on trouve quelque charme en la société de ses amis, si on tient à entretenir avec eux des rapports d'amitié, il est certain qu'on doit s'arranger pour que, de leur côté, le même désir ne soit pas arrêté par la crainte d'une indisposition certaine.

Pour ma part, je l'avoue, je connais des femmes charmantes que je me prive de voir, parce qu'elles sentent trop... bon.

Elles se font gloire de lancer les parfums à la mode, d'en inventer même ; mais elles le font sans discernement ; aussi l'odeur qu'elles dégagent est-elle, je vous l'affirme, infinité plus forte que celle que l'on respire en entrant dans la boutique d'un parfumeur.

Sur tous les autres points, ces femmes sont charmantes, bien élevées, distinguées même. Mais sur celui-là, elles ont un si mauvais ton, que j'ai plus d'une fois été obligée de batailler auprès des personnes sérieuses qui les avaient rencontrées chez moi ou ailleurs.

**Et la ratta !**

Vo cognait prao l'histoire dè cé sindzo que montravè la lanterna magique ? Et bin ia bin dài dzeins que sont coumeint cé sindzo : quand font oquie, s'eincousonont po dài z'afférès dè rein dài tot et ne sondzont pas à l'essentiet, ào principat.

On notéro avai fauta d'on comis po lài recopiyi sè z'atto. Ye fe don mettrè on avi su lè papâi et, cauquiès dzo après, yein a 'na demidozanna que l'ati ont écrit po avai la pflacie ; adon, coumeint ne savai pas bin lo quin prein-

dre dè elliao lulus, sè décidâ dè lè férè veni tré ti à son bureau lo leindéman.

Quand furont ti quie, lo notéro lão fe :

— Attutà, mè z'amis, m'ein vè vo contà on n'histoire et vo z'allà bin rateni cein que vè vo derè, kâ suivant cein que cein vo baillera à sondzi, ye farè mon choix et ye preindrè po mon comis cé qu'ara lo mi réflechi et que mé fara la pe bouna reponsa. Don, fèdès bin atteinchon ! vè coumeinci me n'histoire :

— L'ài avai on iadzo on paisan qu'avai 'na grandze reimplia dè bllia tantqua la fréta ; mà, du grantein, s'etai apégu què 'na pouéson dè ratta vegnivè l'ài medzi aprèss ellia gramma. L'eut bo teindrè dài trappés, eincillioure lo tsat à la grandze, pas mèche dè poai l'acerotsi.

— Tot parai on dzo noutron hommo ve la bite que s'einfeftavè dein on perte, adon ne fe ni ion ni dou, ye va queri son vettrei, sè catsè à n'on carro dè la grandze, sè branquè ein jou et à l'avì què la ratta a volliu resailli dè son perte, rrão ! l'ài terè dessus. Mâ, vouaïque lo pe pouet dè l'affère : la pudra met lo fu à 'na dzerba dè paille, et ellia dzerba à on autre. »

— Est-te que tota la grandze a boulrà ? se fe ion dè elliao postulants.

Mâ lo notéro ne fe pa pi état dè l'oure et continué se n'histoire ein deseint :

« Quand l'a z'u vu que la grandze étai ein fu, lo paisan sè dépatsé d'allà queri de l'édhie ào borné po détiendrè cé fu. »

— As-te pu détiendrè lo fu ? démandè on on autre dè elliao lurons.

— Tandi que coudhivè détiendrè lo fu, dese lo notéro sein rein l'ài repondre, arrevè sa felhie avouè dou bagnolets pltieins d'édhie et l'arrosè assebin lo fu, mà tandi que s'escrimavont aprèss elliao ellianmès, vouaïque la porta dè la grandze que sè ellou et ne poivont ni l'on ni l'autro resailli dè la grandze. »

— Pardon ! estiusadè ! dese on troisième lulu, est-te que lo pére et sa felhie ont été freassi avouè la barqua ?

Mâ lo notéro ne lão répondai adè rein et continué ein deseint :

« A cé mimo momeint, arrevè la fenna dào paisan ein tchurleint et ein criaint : « Ao séco ! ào séco ! » que cein fà veni ti lè vezins et vezinès, mà lo fu boulavè adè et coumeincivè à preindrè à dài z'autrè grandzes que djoutavont... »

— Monsu lo notéro, démandè ion dè elliao postulants, est-te que ia gros zu dè mau ?

— Lo recevião est-te venu férè on eimquiéta avouè lo dzudze dè pé ? démandè on autre.

— Est-te que la tièce d'assurance a zu gros a payi ? fà onco on autre.

— Ora, vouaïque me n'histoire, se fe le notéro, sein férè état dè lè z'oure, vo pàodès tré ti vo couilli et reveni déman queri ma reponsa.

Mâ, coumeint elliao valottets sè lèvavont po s'ein allà, ion dè leu, on tot petit crazet, que ne payivè pas dè mena, et que lè z'autrè s'eftiont fottu dè li ein arreveint, restavè adè chétâ su sa chaula, tot coumeint se l'attendâi onco oquî.

— Et bin ! l'ao dese lo notéro, vo z'ai oiu ! vo faut repassa tzi mé déman.

Mâ lo petit lulu vint rodze qu'on pavot et sè mè a derè :

— Estiusadè, monsu ! mà.... et la ratta ? qu'est-te que l'est devenia dein tot cé commerce ?

— Ah ! ah ! se fe lo notéro, tè, te pào restâ, t'è lo pe malin dè ti, kâ t'è lo tot solet que n'aussè pas perdu lo fi dè l'affère et que n'aussè pas àoblia la tsouza principâla, dein tota l'histoire que ie vo z'é contâ ! Respect por té !